

Vie des arts

Georges Delfosse, illustrateur du Vieux Montréal : la collection de l'hôtel de ville

Denise Brosseau

Volume 26, Number 105, Winter 1981–1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brosseau, D. (1981). Georges Delfosse, illustrateur du Vieux Montréal : la collection de l'hôtel de ville. *Vie des arts*, 26, (105), 41–43.

Georges Delfosse

illustrateur du Vieux Montréal

LA COLLECTION DE L'HÔTEL DE VILLE

Denise Brosseau

Le peintre Georges Delfosse, qui rendit au Vieux Montréal sa gloire ancienne, est né à Mascouche, le 8 décembre 1869, le dernier d'une famille de douze enfants¹. Il vint demeurer à Montréal à l'âge de 12 ans et, comme il était déjà très doué pour les arts, on l'inscrivit aux cours de l'abbé Chabert, représentant de l'enseignement académique parisien à Montréal qui posait comme impératif à tous les aspirants à la peinture de se rendre à Paris «pour parfaire ou refaire leur formation esthétique». Contemporain de Suzor-Coté, de J.-C. Franchère, de Joseph Saint-Charles et d'Henri Beau, Delfosse, comme eux, s'inscrira ensuite aux cours de Dyonnet et de Brymner.

Il semble que sa première commande, un portrait au crayon, date de 1885; il n'avait alors que 16 ans. De très nombreux portraits lui furent par la suite commandés pour lesquels il fut souvent bien mal payé. Il était alors possible de faire peindre son portrait à des conditions très avantageuses car les portraitistes devaient traiter avec un concurrent de taille, le photographe². Delfosse prenait plaisir à broser ses portraits et les réussissait assez bien. Sa femme, ses enfants, sa famille lui servirent de modèles auxquels s'ajoutent quelques têtes de vieillards et de paysans d'un réalisme et d'une exactitude presque cruelle. Sans chercher à les voir de l'intérieur, il essaie de les représenter de la façon la plus vivante possible. Son talent devait être sûrement reconnu puisqu'en 1897 sir Wilfrid Laurier accepta de poser pour lui dans sa résidence de Saint-Lin³.

1. Georges DELFOSSE
La Maison Saint-Gabriel en 1698.



Toujours dans le goût du temps, il illustra des romans et des légendes, entre autres, les œuvres de Rodolphe Girard, romancier, dramaturge et journaliste, qui écrivit notamment *Marie Calumet* une œuvre condamnée par l'Église mais souvent considérée comme un des meilleurs romans québécois du début du siècle. Les caractères en sont, selon Albert Laberge, «solidement peints, hauts en couleurs et d'un relief saisissant», et il en est de même des illustrations de Georges Delfosse. Les dessins originaux ont été, pour la plupart, exécutés au crayon.

Selon Mgr Olivier Maurault, Delfosse se serait même intéressé à l'urbanisme puisqu'il publia dans les journaux, en 1893 et en 1894, un projet de boulevard National ou boulevard de l'Opéra qui devait relier le Monument national, boulevard Saint-Laurent, à la rue Saint-Denis.

Grand travailleur, Georges Delfosse n'avait rien du bohème. Il songeait à l'avenir, désirait se marier et fonder une famille. En 1908, il épousa Aline, fille du célèbre musicien et compositeur Alexis Contant. Ils se rendirent en Europe et séjournèrent quelque sept mois à Paris où le peintre fréquenta l'atelier de Bonnat. Il retourna en Europe, en 1914, mais dut cependant écourter son séjour à cause de la guerre et revenir précipitamment au Canada. Rentré au pays, il reprit son travail, passant du portrait à la nature morte, s'adonnant aussi bien aux compositions religieuses qu'aux illustrations historiques.



A cette époque, les murs des églises catholiques étaient littéralement couverts de peintures religieuses. Dans ce domaine, Delfosse créa sur commande, sans prendre le temps de méditer, des anges innombrables, des saints à profusion, des scènes bibliques souvent inspirées de peintres européens. Il était au supplice de devoir ainsi travailler, et la plupart des toiles que l'on retrouve dans de nombreuses églises et couvents québécois ou même américains ne sont pas signées; seuls les livres de comptes paroissiaux en font mention. Certaines commandes cependant étaient plus raisonnables et faisaient confiance à l'artiste qui les exécutait alors à la suite de recherches sérieuses et à l'aide de croquis. C'était le cas des trois grandes toiles qui ornaient l'église Saint-Louis-de-France et qui disparurent dans l'incendie qui détruisit cette église.

Dans le domaine religieux, son œuvre la plus importante est sûrement l'ensemble de sept tableaux commandés par le Père Beaubien, curé du Sault-au-Récollet, qui décorent toujours les bas-côtés de la cathédrale de Montréal et résument les débuts difficiles de Montréal: *La première messe*; *Le Martyre du Père Viel*; *Jeanne Mance et les Hospitalières*; *M. Olier et la consécration des Associés de Montréal*; *Le Martyre des Pères Brébeuf et Lallemant*; *Marguerite Bourgeoys enseignant*; *Mère d'Youville et l'incendie de son hôpital*. Mgr Bruchési, lors de la parution, en 1910, de la plaquette *Le Canada héroïque*, l'en félicite en ces termes: «Vous y avez mis, en même temps que votre talent d'artiste, votre patriotisme et votre profonde piété chrétienne.» Ces toiles, peintes dans la tradition des beaux-arts que l'artiste avait acquise en France, sont imprégnées de l'intérêt du peintre pour l'histoire et de son sens théâtral de la composition. Elles furent réalisées à la même époque que la statue de Maisonneuve sur la Place d'Armes par Louis-Phillipe Hébert — les sujets épiques ne manquaient pas. Commandées en 1891, elles ne furent complétées qu'en 1909.

Georges Delfosse, tel que nous le montrent photos et portraits, était un homme d'une élégance racée, la figure ronde, les moustaches cirées et retroussées, les yeux vifs derrière son pince-nez. Selon Mgr Maurault, il était courtois, affable, très attaché à sa famille, dénué d'envie ou du goût de la critique, fidèle à ses amis et à ses élèves. Il ne manifestait aucun intérêt pour les idées révolutionnaires ni pour le renversement de l'ordre établi, n'était ni obstiné, ni batailleur. Il était près de l'Église et respectueux de son clergé.



2. Les deux églises Notre-Dame en 1830.
A gauche, l'ancien édifice de Chaussegros de Léry.
3. Château de Ramezay.



4. Chapelle Notre-Dame-de-Pitié.
(Photos Section de la Photographie, Ville de Montréal)

Si ses portraits et ses peintures religieuses lui apportèrent une certaine renommée, son véritable talent se manifeste dans la peinture historique. Le choix qu'il fit de peindre des scènes du Vieux Montréal, nous restituant ainsi ce patrimoine très souvent disparu et malheureusement méconnu, s'avéra très heureux. Il avait le respect des vieilles pierres patinées par le temps qu'il sut découvrir et rendre d'une façon bien personnelle, presque impressionniste. Sous son pinceau, le calcaire gris sombre de Montréal devient poésie et, tel Canaletto qui nous fit connaître et aimer Venise, Delfosse nous rend d'une manière très lyrique un passé qui a odeur de nostalgie. Il n'était cependant pas historien, et c'est ce qui explique certaines fantaisies qui se glissent dans les reconstitutions de bâtiments et de sites anciens.

Quant à sa façon de peindre, elle était tout à fait différente de celle de ses contemporains Suzor-Coté ou Ozias Leduc: il semble dessiner avec son pinceau, utilisant une palette qui se modifiera au fil des ans. C'est ainsi qu'il passera des couleurs plutôt froides à des tons chauds d'une grande luminosité. Des tons sombres, empruntés à ses tableaux religieux, jaillira souvent un clair de lune, une lumière discrète à la fenêtre, comme dans *Une maison de campagne du XVIII^e siècle sur le versant du mont Royal*, et ses scènes du Vieux Montréal, surtout, seront beaucoup plus nuancées, peintes sans recherche particulière mais avec beaucoup de sensibilité. Son œuvre s'inscrit dans l'époque comprise entre la Confédération et le début du siècle, alors que, selon J. R. Harper, «aucun véritable courant esthétique n'orienta le développement de la peinture canadienne». La peinture canadienne

n'est pas encore originale ni autonome; elle se cherche, tandis que de nombreux étrangers, allemands ou britanniques, viennent s'installer au Québec et que les Canadiens vont en Europe chercher les principes et les techniques de leur art.

C'est dans certaines scènes presque champêtres, *La Maison Saint-Gabriel*, *La Colonne Nelson*, *La Place Jacques-Cartier*, que la peinture de Georges Delfosse devient vraiment lumineuse. La lumière tient aussi un rôle important lorsque l'ombre joue sur les bâtiments de rues étroites (Saint-Vincent et Sainte-Thérèse, par exemple,) ou sur le château de Ramezay baignant dans une lumière dorée, tableau qui fut longtemps exposé à Londres avant que la Ville de Montréal s'en porte acquéreur.

A propos des peintures de Georges Delfosse qui portent sur les lieux et sur les monuments anciens, Gérard Morisset a écrit: «Il faut croire qu'il les a aimés ces coins de la ville. Il les peint avec amour, avec l'adoration des vieilles pierres, avec le scintillement du soleil sur les maçonneries du XVIII^e siècle, avec des harmonies de couleur qu'on ne retrouve point dans ses portraits, ni dans ses tableaux d'église.»

1. Son ancêtre paternel, Ferdinand-Joseph, originaire de Cambrai, arriva à Québec en 1756. Son père, Mélaïne, d'abord marchand, fut ensuite secrétaire de la seigneurie Pangman de Mascouche; sa mère, Joséphine Mount, était d'origine écossaise.
2. Notman avait ouvert son studio en 1856 et employait des artistes pour retoucher et colorier ses photographies ainsi que pour peindre les fonds de ses photomontages.
3. Ce portrait, exposé à la Société des Arts du Canada, aurait fait l'admiration des 50 000 personnes qui visitèrent cette exposition.